


► Notre adresse pour vos questions/Unsere Adresse für Ihre Fragen: medialex, Postfach 1456, 6301 Zug.

Q

Je suis photographe et travaille pour plusieurs quotidiens nationaux. Hier, j'ai voulu, depuis la rue, prendre des images du chalet que vient d'acheter, à Gstaad, une vedette de la chanson française. Bien que je n'ai jamais cherché à pénétrer à l'intérieur de la propriété, le gardien de la maison m'a signifié une interdiction absolue de toute prise de vue. Avait-il vraiment le droit de m'empêcher de photographier ce chalet?

R

Nullement. Le droit à l'image est une composante des droits de la personnalité (art. 28ss. du Code civil). Autrement dit, une personne ne peut s'opposer qu'à la représentation, sous quelque forme que ce soit, de son apparence physique, mais non des ses biens (qu'ils soient mobiliers ou immobiliers, peu importe). En conséquence, vous avez toute liberté de prendre des photos de la résidence secondaire de la star en question (et même des animaux domestiques de la star, si cela vous chante). Pour autant bien sûr que vous restiez à l'extérieur du périmètre de l'immeuble. Vous n'avez en effet aucun droit – et la liberté de la presse ne vous sera d'aucun secours – de vous introduire dans la cour ou dans le jardin pour prendre des photos. Si vous le faites, vous risquez d'être poursuivi pour violation de domicile (art. 186 du Code pénal).

On notera en passant que le droit français fait preuve d'originalité en la matière: la Cour de cassation de ce pays voisin considère le droit à l'image comme un attribut du droit de propriété. Partant, elle exige le consentement du propriétaire pour toute prise de vue de ses biens; encore faut-il que le photographe agisse dans un but commercial (par exemple pour illustrer un message publicitaire). 

F

Ein Recherchierjournalist einer schweizweit verbreiteten Zeitung beschuldigt eine bekannte Persönlichkeit eines kleinen Kantons der Pädophilie. Das recherchierte Belastungsmaterial (Aussagen diverser jugendlicher Opfer) ist beeindruckend. Es wird ein Strafverfahren gegen diese Persönlichkeit eingeleitet. In der Folge wird sie vom zuständigen Gericht in einer Hauptverhandlung, bei der Medien und Publikum ausgeschlossen sind, aus für Aussenstehende durchsichtigen Gründen freigesprochen. Kritiker meinen, hier habe «Heimatschutz» stattgefunden. Der Journalist verbreitet deshalb seine Vorwürfe weiterhin öffentlich in seiner Zeitung. Er fühlt sich sicher, weil er davon ausgeht, dass bei einem allfälligen Ehrverletzungsverfahren gegen ihn der Gerichtsstand ausserhalb des Urteilkantons läge (Sitz des Medienunternehmens oder Wohnort des Journalisten). Deshalb werde das zuständige Gericht das Belastungsmaterial im Rahmen des Wahrheitsbeweises, den er diesfalls antreten möchte, objektiver bewerten als dies im erwähnten freisprechenden Urteil geschehen ist. Was ist von dieser Ueberlegung zu halten?

A

Dies ist eine sehr heikle Frage. Gemäss BGE 106 IV 115 ff. ist der Wahrheitsbeweis bezüglich eines behaupteten Delikts oder eines diesbezüglich geäusserten Verdachts nur durch die entsprechende Verurteilung zu erbringen. Das hat zur Folge, dass es nach einem Freispruch nicht möglich ist, in einem Ehrverletzungsprozess den Wahrheitsbeweis dafür zu leisten, dass dennoch Delikte begangen worden sind. Diese Auffassung geht sehr weit, namentlich weil schon eine Verfahrenseinstellung und sogar die Nichtanhandnahme eines Verfahrens durch die zuständige Strafverfolgungsbehörde eine Sperrwirkung entfaltet. In der juristischen Literatur werden deshalb starke Vorbehalte gegen die erwähnte Praxis gemacht und Ausnahmen postuliert (vgl. die Zusammenfassung der Kritik in BGE 132 IV 118 f.). Zumindest zulässig wäre im vorliegenden Fall eine Entscheidungskritik bezüglich des Freispruchs. 